

Zeitschrift: Domaine public

Herausgeber: Domaine public

Band: - (1971)

Heft: 144

Artikel: Un néo-menchélique

Autor: Ruszka, Péter

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1028150>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Domainede public

Bi-mensuel romand
N° 144 2 février 1971 Huitième année

Rédacteur responsable: Henri Galland
Le numéro: 70 centimes
Abonnement pour 20 numéros:
Pour la Suisse: 12 francs
Pour l'étranger: 15 francs
Changement d'adresse: 50 centimes
Administration, rédaction:
Lausanne, Case Chauderon 142
Chèque postal 10 - 155 27
Imprimerie Raymond Fawer S.A., Renens

Aux articles de ce numéro ont collaboré:
Eric Baier
Claude Bossy
Ruth Dreifuss
Jean-Claude Favez
Jean-Pierre Ghelfi
Marx Lévy
Péter Ruszka
Martin Schwartz

Le N° 145 sortira de presse le 16 février 1971

Ni Marx, ni Jésus de Revel

Ce numéro est d'un caractère particulier: une sorte de discussion libre, idéologique. Une réaction, disparate, à l'essai de Revel: « Ni Marx, ni Jésus. — La nouvelle révolution mondiale est commencée aux Etats-Unis ».

Pourquoi ce choix? A cause d'un certain nombre de qualités de l'auteur. Auteur français, sans complaisance ni nombrilisme. On sait que dans le domaine de l'invention, la France contemporaine est pauvre; pauvres ses musées, pauvre sa vie politique (qui peut s'intéresser encore au quatre cent cinquante-troisième épisode de la recherche d'une plateforme commune entre le PC, le PSU et la SFIO, cette bande dessinée des nostalgiques du Front populaire, comme il y a les nostalgiques de l'Empire ou du Gai Paris, qui fut audacieux en 1933, au temps de l'Exposition coloniale). Ailleurs, il se passe quelque chose de neuf: aux Etats-Unis,

au Danemark, en Suède, en Hollande, en Allemagne. Quoi? Il faut en discuter.

Revel a un sens aigu de cette liberté, dont il a édité les classiques; libéral et libertaire, voulant une conquête de la liberté dans la rationalité sans cultes, mais assez averti pour savoir que la raison d'aujourd'hui permet de mieux explorer et d'exprimer l'infini domaine de l'inconscient d'où jaillit toute invention comme la vie de la mer.

Autrement dit, le vieux débat d'une révolution non seulement économique, mais totale, étouffé par le stalinisme dès les années 30, est repris en termes nouveaux. Il fallait donc, à partir de ce livre de Revel, enchaîner.

Les réactions sont, nous l'avons dit, disparates. Ce que chacun exprime ici n'engage pas les autres, et ce n'est qu'une petite partie de ce qu'il aurait à dire. C'est à lire comme c'est écrit, en sautillant. D. P.

Cinq conditions préalables à toute révolution

Revel écrit:

« Les tactiques n'ont d'efficacité révolutionnaire que par rapport à une stratégie d'ensemble. Aucune n'a de valeur par elle-même, à moins qu'une nouvelle organisation de la société ne soit prête à se substituer à la précédente, c'est-à-dire que les cinq conditions préalables ne soient remplies, et que l'élaboration des solutions n'ait été poussée assez loin dans les cinq domaines suivants:

I. — Critique de l'**injustice** dans les rapports économiques, sociaux, éventuellement raciaux.
II. — Critique de la **gestion**, ou de l'efficacité. Cette critique vise le gaspillage des ressources matérielles et humaines, elle se lie à la critique précédente en montrant que l'injustice entraîne une mauvaise organisation donc l'improductivité et la dilapidation. Elle met également en accusation le détournement du progrès technique vers des objectifs inutiles ou nuisibles à l'homme.

III. — Critique du **pouvoir politique**. Elle porte tantôt sur sa source et son principe, tantôt sur la technique du pouvoir, sur les conditions dans lesquelles il est exercé, distribué ou confisqué, la localisation des centres de décision, le rapport entre les conséquences de ces décisions pour les citoyens et la difficulté ou l'impossibilité pour eux d'y être associés.

IV. — Critique de la **culture**: morale, religion, croyances dominantes, usages, philosophie, littérature, art; critique des attitudes idéologiques qui les sous-tendent; critique de la **fondation** de la culture et des intellectuels dans la société et de la **distribution** de cette culture (enseignement, diffusion, information).

V. — Critique de l'ancienne **civilisation comme censure** ou revendication de la liberté individuelle. Cette critique vise les rapports entre la société et l'individu en prenant celui-ci moins comme citoyen que dans sa sensibilité et son originalité, et la société comme moyen de dégager la valeur propre de chaque individu ou au contraire de la mutiler. Elle mesure par exemple la faillite d'une société à la pauvreté et à la sécheresse des relations humaines qu'elle détermine (fraternité ou agressivité), à l'uniformité des types humains qu'elle fabrique, (conformisme), et en général à la contrainte qu'elle fait peser sur les êtres, à l'incapacité où elle les met de réaliser leurs virtualités et de se diversifier les uns des autres. La révolution est ressentie dans ce contexte comme libération de la créativité personnelle et réanimation des initiatives, contre les « horizons bouchés » et le climat de pesanteur et d'« à quoi bon ? » des sociétés répressives.

Un néo-mençhévique

Après maints écrits polémiques, destinés à un public restreint (« Pourquoi des philosophes? », « Cabale des dévots », etc.), Jean-François Revel, le non-conformiste par excellence parmi les intellectuels français, vient de publier son nouveau livre aux Editions Robert Laffont, « Ni Marx, ni Jésus », qui, par les thèmes traités ainsi que par les positions défendues, mérite un large débat. Ecrit pour un public européen, et surtout français, orgueilleux de sa supériorité intellectuelle et convaincu d'être à l'avanguardie du progrès, cette publication se veut un livre-choc, en attirant l'attention sur la scène politique américaine et sur le sous-développement des mouvements contestataires en Europe.

Le passéisme de la gauche européenne

Comme tout polémiste et fin observateur, Revel développe une thèse simple de manière séduisante: doutant de la possibilité d'une révolution sociale en Europe occidentale, dans les pays de l'Est commun-

niste et dans le Tiers Monde, il affirme que les Etats-Unis d'Amérique représentent le seul pays où la révolution a des chances réelles de se produire. Il pratique l'autopsie du communisme français, là où le scalpel de Servan-Schreiber avait encore laissé quelque espoir au malade. Si Servan-Schreiber s'attaquait aux théories économiques de la droite et de la gauche française dans son « Défi américain », Revel démontre le caractère rétrograde de l'opposition politique en France. Il affirme et proclame à haute voix que le salut de l'humanité est désormais entre les mains de cette jeunesse américaine qui porte la haine du système dans son cœur et le message d'une nouvelle civilisation sur ses lèvres.

Fidèle aux traditions de la pensée libérale, patrimoine commun de tout véritable penseur européen, Revel croit à la continuité de l'Histoire dans le progrès, s'accomplissant par des bouleversements radicaux, atteignant tous les domaines de la vie sociale, y compris la culture et la vie quotidienne.

Cette continuité, il la retrouve dans la révolte des hippies américains et de la jeunesse radicale des campus universitaires, qu'il considère comme les descendants des Jacobins français. Dans leur révolte et leur non-conformisme, il constate les signes précurseurs d'une nouvelle révolution mondiale, comparable dans son ampleur et dans son rayonnement à la révolution de 1789.

Continuité du progrès et de la révolution signifie pour lui non pas la simple négation du progrès réalisé par les révoltes libérales — progrès, par exemple, dans le domaine des libertés civiques et de la démocratie politique — mais son élargissement. En dernière analyse, toute révolution vise à accroître la liberté pour l'individu, notamment dans la vie économique, sexuelle et culturelle.

Revel est-il marxiste?

Les convictions libérales de Revel n'entrent pas en contradiction avec son analyse de la situation mondiale riche en fait d'emprunts marxistes. Un paradoxe qui n'est qu'apparent si l'on connaît les rapports intimes entre libéralisme et marxisme, entre la dialectique de Hegel et celle de Marx. Il n'y a par exemple aucune hérésie dans sa thèse selon laquelle l'humanité passe au socialisme par la liberté, acquise par les bourgeois révolutionnaires du passé, ni dans son doute quant aux chances du socialisme dans les pays économiquement sous-développés. Revel ne dit ni plus ni moins que ce que Marx aurait dit à son époque, à savoir que la liberté, qu'elle soit appliquée dans le domaine public, économique ou privé, représente un « coût économique que toutes les sociétés ne peuvent assumer. Par conséquent, si la révolution est synonyme de libération du plus grand nombre d'individus de la répression (politique, économique, sexuelle, etc.) et non pas du replâtrage d'un système déchiré par ses contradictions internes (comme nos faux marxistes ont tendance à la vouloir pour escamoter son sens aux hommes), alors il est logique de s'attendre à une révolution socialiste dans le pays le plus avancé du monde. On peut difficilement contredire ce néo-menchévique sur ce point, car non seulement sa démonstration est rigoureusement marxiste (Marx lui-même, n'attendait-il pas la révolution en Allemagne et en Angleterre?) mais l'échec du socialisme en Russie et dans les pays de l'Est donne raison à tous ceux qui, à l'époque, doutaient du potentiel socialiste de la Russie, sans nécessairement douter du renversement de son régime féodal. Ceci pour l'ossature théorique du livre de Revel, implicite dans son raisonnement.

Venons-en aux faits, au domaine de l'observation où la position du théoricien doit supporter l'épreuve de la réalité.

Les ennemis du système

A condition qu'on se souvienne de l'alliance des concepts de révolution et de liberté, l'Amérique contestataire est incomparablement plus avancée que l'Europe et les pays communistes de l'Est ou le Tiers Monde. Nulle part ailleurs, la crise de la famille n'a pris des proportions comparables à celles qui conditionnent la libération sexuelle des individus en Amérique; de même, la contestation au niveau de la culture est une réalité en Amérique, tandis qu'elle reste une revendication en Europe. L'émancipation de la femme a fait un réel bond en avant au cours des dernières années, tandis qu'elle est restée un vœu pie en Europe. La plupart de nos forces d'opposition ne sont même pas prêtes à reconnaître la légitimité de cette émancipation, craignant une manœuvre de diversion de la bourgeoisie. A part la faune de Saint-Germain-des-Prés, et des imitateurs des modèles américains pour la jeunesse, l'Europe n'a pas produit un phénomène semblable au mouvement hippy.

De même, la critique intellectuelle est extrêmement féconde en Amérique. Qu'elle ait bénéficié d'emprunts européens, ne change rien au fait qu'un Galbraith, un Reich ou un Marcuse ont écrit pour un public américain. L'Europe retrouve ses traditions

révolutionnaires dans la philosophie à travers l'Amérique.

Au niveau de la critique sociale et politique, le mouvement de libération des Noirs, l'opposition des couches importantes de la population américaine à la guerre au Vietnam, la résistance contre l'appareil politique et économique, responsable de la destruction de la nature et du gaspillage de la production militaire, représentent d'autres aspects de la crise profonde que traverse le système, la plus profonde peut-être de son histoire.

Les critiques de Revel, impuissants en face de cet inventaire impressionnant de mouvements et de revendications, ont développé deux sortes d'arguments: ou bien ils ont douté de la validité de son interprétation de la révolte américaine, ou bien ils ont mis le doigt sur la faiblesse de ses analyses économiques. S'agissant de marxistes étudiants dans la plupart des cas, les deux critiques étaient souvent liées.

Face à la critique

Revel n'est pas un économiste et ne prétend pas l'être. Pourtant, une analyse plus attentive des données économiques pourrait facilement retrouver les chaînons manquants dans la démonstration de Revel. Prenons l'exemple de la sexualité: il est généralement admis par les économistes que la prospérité, aujourd'hui, dépend de la concentration des capitaux. Il est également admis par les sociologues que la concentration des capitaux par des institutions financières transforme les fonctions économiques de la famille (passage d'une unité de production vers une communauté de consommation). Depuis Malinowski, mais surtout depuis les travaux de Wilhelm Reich, nous sommes familiers avec la thèse selon laquelle la répression sexuelle des individus est directement proportionnelle à l'importance économique de la famille dans une société. Il est donc normal que la révolution sexuelle se produise en Amérique où la prospérité économique et la décroissance des fonctions de la famille dans la production contribuent à la libération des individus.

L'affirmation de Revel selon laquelle la révolte universitaire a commencé aux Etats-Unis recouvre un fait, mais l'avance des Américains dans ce domaine peut être expliquée par un recours à la situation économique. La science et la recherche ne deviennent la principale force productive dans un pays, qu'à la condition qu'une forte concentration des capitaux déprécie les fonctions des entrepreneurs individuels.

On peut continuer cette même ligne de raisonnement en ce qui concerne la critique de l'efficacité économique, principal objectif de la gauche américaine. Que Galbraith, le grand adversaire de l'économie du « rendement », soit un Américain, n'a rien d'étonnant. On ne peut critiquer la société de consommation, en révélant la destruction qu'elle a accomplie dans la Nature et dans les individus, qu'à condition de l'avoir atteinte. Si la révolte de mai 1968 a échoué, c'est parce que l'alliance ouvrière-étudiants était une illusion. Elle l'était parce que les ouvriers ne sauraient encore faire leur la critique de la société de consommation.

La quasi-révolution de la Tchécoslovaquie pendant la même année s'inscrivait dans une logique toute différente: le régime était remis en question parce qu'il n'avait pas réussi davantage à garantir la société de consommation qu'à établir la démocratie politique. Malgré toute l'injustice dans la répartition des revenus, malgré tous les défauts de la démocratie américaine, elles existent aux Etats-Unis.

Contestation et révolution

Les faiblesses dans l'analyse économique de Revel sont alors plutôt des omissions que des incohérences. Venons-en au deuxième type de critique, consistant à mettre en question la signification des luttes politiques et sociales en Amérique. Parler de l'avenir en termes de « nécessité historique inéluctable » est toujours une aventure. Revel n'appartient pas à ces aventuriers de la science, alors que bon nombre de ses critiques n'hésitent pas à prédire

l'effondrement inéluctable du capitalisme. Revel constate simplement que si la révolution de notre temps prétend avoir le même sens que la seule grande révolution de l'Histoire — celle qui mit fin à la féodalité — elle doit être mesurée par ses promesses de liberté et ces promesses doivent être mesurées par leur réalisme, par l'existence de groupes sociaux capables de les vouloir et de les tenir.

Si on fait le bilan des différents mouvements de contestation en Amérique (Noirs, étudiants, opposition à la guerre, femmes, hippies, etc.), on peut difficilement contredire Revel sur le fait que le potentiel révolutionnaire en Amérique est réel. Que la scène américaine de la contestation présente une grande confusion idéologique et qu'elle ressemble à un marché oriental où les femmes attaquent les psychiatres et où les homosexuels cherchent l'alliance des Panthères Noires, n'enlève rien à la force des arguments de notre auteur. Aucune révolution digne de ce nom n'a suivi un plan préétabli par ses idéologues. De même, la transformation des rapports de production, critère européen de la révolution, résultant d'une mauvaise digestion des écrits de Marx, ne peut pas être une revendication qu'on pose à priori. Bien au contraire, elle ne peut résulter que de la critique de la vie quotidienne quand les hommes, luttant pour leur liberté possible, se heurtent finalement aux rapports de production. Les femmes, parce que leur soumission dépendait de la famille bourgeoise; les Noirs parce que cette économie a perpétué leur esclavage; les étudiants, parce qu'ils doivent produire pour la guerre et pour une économie dont les réalisations deviennent de plus en plus absurdes; les hippies, parce que le prix de leur liberté est la haine et le mépris d'une société productiviste dont la fuite en avant, aveugle et inhumaine, est devenue l'idéologie.

Pour quel public?

A en juger par les premiers échos de son livre, Revel risque d'être mal compris. D'abord par ceux qu'il attaque, la gauche. Les communistes, convaincus malgré Budapest, Prague et dernièrement la révolte ouvrière en Pologne, de la supériorité de leur modèle révolutionnaire, y verront une tentative de discréditer le communisme. Les gauchistes se trouveront frustrés dans leur volontarisme révolutionnaire, car le livre de Revel met en évidence les limites économiques de la révolution en Europe et ailleurs dans le monde. Revel est alors décrié comme pamphlétaire bourgeois qui remet à la mode les slogans du libéralisme. Ses emprunts au marxisme passent inaperçus. Les libéraux, incapables de comprendre que le véritable libéralisme implique la critique des acquisitions libérales, peuvent d'autant plus facilement adhérer aux thèses de Revel qu'on ne voit pas très bien comment le système de production se transformera à partir de l'imbroglio américain. Après tout, on peut toujours entretenir l'espérance que le système, grâce à son rendement, pourra supporter un nombre croissant d'éléments marginaux.

Résumons. Revel est convaincant sur trois points: les progrès de la contestation en Amérique; l'avance économique et technologique des Etats-Unis conditionnant les mouvements de libération et le fait que révolution et liberté sont des concepts synonymes. Son analyse laisse néanmoins un point d'interrogation: ces libertés que les différents mouvements américains exigent bien en avance sur l'Europe, entraînent-elles nécessairement la transformation des rapports de production?

Somme toute, Revel doit son impact moins aux qualités de son ouvrage qu'à la nouveauté de ses thèses dans le contexte européen et français. L'expérience de l'Amérique n'a donné lieu jusqu'à maintenant à aucune élaboration théorique sérieuse. Le monopole de la théorie révolutionnaire est toujours détenu par les épigones de Marx, qui dans leur verbiage économique, oublient le sens qualitatif de la révolution. Revel, malgré ses qualités d'observateur et de pamphlétaire, est faible sur les points où il devrait manifester autant de rigueur que ses adversaires: il est avare dans l'administration de la preuve.

Péter Ruszka